

Charles Cordin

# Août 1914, août 2006

ou le vécu d'un Morvandiau, malgré 92 années écoulées

**A** Champeau comme dans toute la France, le déroulement paisible d'un été devait brutalement s'interrompre au son lugubre d'un tocsin et à la vue des affiches qui appelaient tant et tant d'hommes pour défendre la patrie. Dans notre Morvan, ainsi que dans toutes nos campagnes, un lourd tribut fut payé par ceux qui guerroyèrent dans l'infanterie ; tranchées obus et mitraille, remplaçant pendant quatre longues années le travail des champs et des étables...

Les générations suivantes, et particulièrement nos jeunes enfants, ont-elles réfléchi devant tous les monuments aux morts, et notamment celui, inauguré en 1921, qui surplombe le village de Champeau, à mi-chemin entre ces deux communes de Champeau et de Saint-Léger-de-Fourches qui devaient fusionner dans les années 70, à l'initiative d'Alexis Cordin, alors maire de la commune, et fils du héros de cet article.

Oui, nos jeunes pensent-ils aux sacrifices de nos aînés, à toutes ces vies humaines disparues, aux dures tâches auxquelles devaient faire face femmes,

vieillards et enfants, pour « tenir », bien loin à l'arrière ; à toutes les conséquences de ces saignées tant des points de vue familial, social, économique... ?

Il nous est donc apparu tout l'intérêt qu'un « Vent » du Morvan véhicule jusqu'à nos mémoires défaillantes ce que vécut un Champellien : Charles Cordin, né à Champeau le 31 octobre 1884 dans une famille d'agriculteurs et décédé le 15 octobre 1981 à Autun.

Précieusement conservé par Alexis Cordin, un des trois enfants de ce « poilu » (1) (et lui-même ancien officier d'aviation, aux nombreuses campagnes), un cahier est parvenu jusqu'à nous ; émouvant témoignage du quotidien de l'un de nos soldats. Quittant brusquement ses foins, ses champs, ses forêts, ses nombreux étangs, ses multiples hameaux, Charles est incorporé dans l'armée de l'est pour une guerre qui ne fut ni « fraîche », ni « joyeuse ».

De ce cahier, de ces notes prises au jour le jour, d'une belle écriture et pratiquement sans fautes d'orthographe, Vents du Morvan a extrait quelques passages, quelques phrases, que nous vous invitons

à découvrir pour cheminer, le temps d'une lecture, avec le réalisme du vécu, aux côtés de ce poilu morvandiau, Charles Cordin. Nous lui laissons la parole (ou plutôt la plume...) :

## Campagne 1914/1915 Extrait d'un précieux cahier personnel de notes prises au front

« **1er août** : Dans la soirée, sonne la mobilisation... étant en train de charger un chariot de foin dans « l'Hâte », nous ne l'emmenons qu'à moitié chargé. Adrien Lenoir ne part que le 10e jour, Ch. Legros Jeannicot et d'autres de l'active partent immédiatement, mais ne trouvant plus de trains couchent à Saulieu et n'en partent que le lendemain à 8 heures.

**2 août** : Grand mouvement à Saulieu, tristesse et consternation, tout chacun fait des provisions, les magasins se vident...

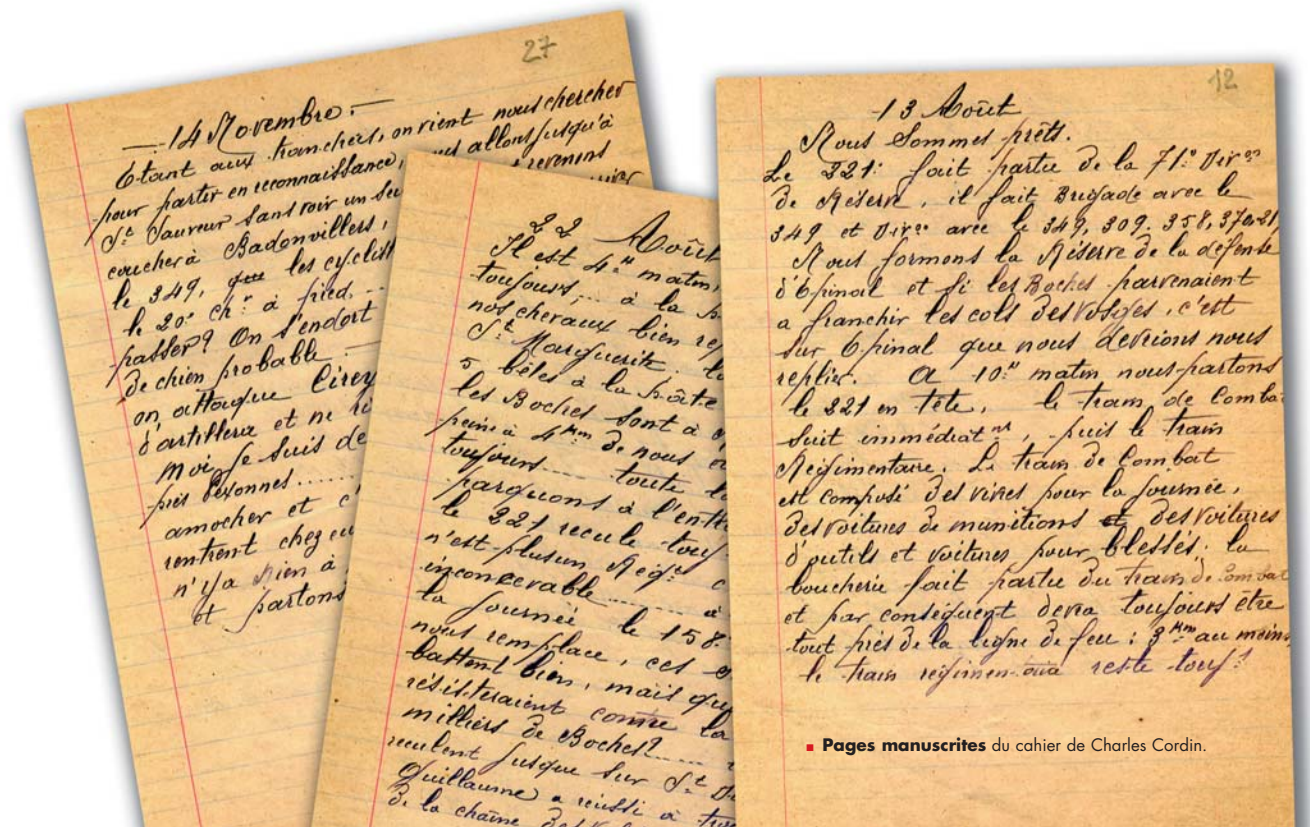
**3 août** : Je pars, le train de 8 heures et demie nous emmène, Adrien et ma mère étaient venus m'accompagner... nous sommes dans des wagons à bestiaux, aménagés avec des bancs... nous partons de Saulieu environ 300, puis nous prenons d'autres hommes un petit peu partout... Arrivons assez tard à Dijon, nous changeons de train... une foule immense applaudit à tout rompre et crie « A Berlin ! ». Que d'histoires circulaient : les Boches se sauvaient, nous étions sous les murs de Colmar, Garros (l'aviateur) avait descendu plusieurs zeppelins... , déjà les Boches avaient faim !

**4 août** : Nous arrivons à Langres à environ 3 heures et demie, il fait très noir, la pluie tombe à torrents, nous sommes très fatigués.

**5 août** : On nous attribue chacun 2 chevaux, à deux heures de l'après-midi nous embarquons en gare de Langres... ayant flairé une bonne affaire, je reste garde-écurie avec Jacquet et un ancien nommé Bizot (valet de chambre du conseiller général de Précy).

**6 août** : Nous arrivons à la gare militaire de Darmieules à environ 10 heures. Il fait terriblement chaud ; l'infanterie (221e) passe la première. Nous débarquons nos chevaux sans peine, nous endossons nos sacs, équipements, fusils, etc... Diable que tout cela est lourd et quelle chaleur !!! ... Après 1000 peines nous arrivons à Epinal... nous et nos chevaux cantonnons dans 3 usines, je suis dans une scierie à l'extrémité d'Epinal. Nous sommes navrés de voir nos chevaux rationnés... on se vole le foin, on s'engueule... Je couche dans une écurie avec Brossé (de Précy-sous-Thil) et Hélot (de Semur)... Je me lève d'assez bonne heure pour voir mes chevaux... qui n'ont pas osé se coucher, c'est leur misère qui commence.

**7 août** : Visite des chevaux, réquisition de voitures. Les voitures sont rares à Epinal... (ayant attelé mon cheval à une voiture de boucher) « je mets mon bourin en route en le tenant par la bride, ce cochon-là levait la tête à m'en soulever... ma carne m'emmène à la charge dans un grand caniveau... toute l'équipe tombe dans le fossé, personne n'a de mal, nous avons seulement un brancard cassé.



Pages manuscrites du cahier de Charles Cordin.

(1) Et lui-même ancien officier d'aviation, aux nombreuses campagnes

**8 août :** Grand remaniement des voitures ; on nous enlève nos petites voitures à quatre roues ; je dis on car nous sommes deux conducteurs de la boucherie. Nous réquisitionnons deux belles voitures d'hôtels.

**9 août :** ... Quel tableau que l'abattoir d'Epinal : 250 bêtes par jour, 1500 cochons, 3 ou 400 moutons... Quelle horreur, c'est indescriptible !... Epinal étant déclaré en « état de siège », toute la bourgeoisie a fichu le camp sous des cieus plus hospitaliers. Nous ramenons environ 1500 kg de viande... Voilà dorénavant notre travail journalier jusqu'au 13 août, jour de notre départ d'Epinal.

**10 août :** Il fait terriblement chaud ; les bestiaux que les toucheurs militaires amènent par bandes de 2 ou 300 tombent comme des mouches... Quel mouvement à Epinal ! Toujours des passages de troupes et jamais les mêmes... Assurément la France ne jeune pas les hommes.

**11 août :** Partout à la boucherie, nous apercevons un avion boche ; ce salaud lance une bombe sur la ligne d'Epinal... Les forts bombardent l'aéro, c'est la première fois que nous entendons le 75, ça sent la guerre... J'aperçois même, transformé en grosse voiture à viande, l'autobus Montsauche-Château-Chinon !!!

**12 août :** A 4 heures de l'après-midi, on nous lit le rapport : Victoires sur victoires, les Boches crèvent de faim et... que sais-je encore ! Tout n'est que mensonges, seulement il faut bien nous bourrer le crâne, quoi !

**13 août :** Nous sommes en route, diable qu'il fait chaud et que les cols des Vosges sont durs !... La route est longue, tous les 50 mètres nous trouvons un sac en panne ; souvent même l'homme est à bout et râle dans le fossé... A 6 heures du soir, arrivons à Féniménil, cré nom d'un chien que tout le monde est fatigué.

**17 août :** Partons de Féniménil à 8 heures du matin, il fait toujours chaud. Nous arrivons non sans peine à Vienville (Vosges) les troupes sont déjà passées par-là. Les Vosgiens sont d'une sauvagerie sans bornes : on ferme les portes et on nous refuse tout.

**20 août :** Il est deux heures du matin, nous partons... Où allons-nous ? ... Néanmoins nous sommes tout joyeux, nous allons vers l'Alsace... Le train s'arrête au Ban de Laveline, là ça sent le Boche, nous sommes à moins de 5 kilomètres de la frontière. Nous repartons à 11 heures du matin, nous passons par Wissembach... pour monter un col qui a 6 kilomètres de montée à environ 12 ou 14 pour 100. Ça sent bougrement la guerre !!! Traces de combat, tranchées, abris... Dans la montée on trouve sacs, képis, gamelles, souliers, vestes etc... Au-dessus du col on trouve deux hôtels, l'un français, l'autre allemand ; le tenancier du restaurant français était un espion au service de l'Allemagne, ce salaud avait le téléphone dans sa cave et communiquait aux Boches tous les renseignements possibles... Découvert par un Alpin, une heure plus tard l'espionne, son mari et sa fille de huit ans étaient fusillés. En Alsace les inscriptions sont en boche ; je me rappelle une objection de «Galaud» devant un de ces poteaux : Merde, ne voilà-t-il pas que je ne sais plus lire ! Arrivons à Sainte Marie

à cinq heures du soir. Tous parlent français, ce peuple nous apparaît ami... mais les neuf dixièmes sont espions. Le vin est à 28 sous le litre. A peine arrivés, on entend le canon, le 221e est seul pour faire face aux Boches, la bataille est rude... puis le soir tombe, tout devient calme.

**21 août :** Pendant que crépitait la fusillade, nous abattions 4 vaches à l'abattoir. Tout à coup nous entendons tout près de nous une terrible détonation... qui n'était autre chose qu'une bombe... tombée sur une mitrailleuse, tuant un garçon de mon pays, H. Rabiot. Nous nous dépêchons de charger notre viande... tout à coup, allez, en route le convoi, il faut battre en retraite !... On trouve moyen de nous embarquer sur la mauvaise route... Au-dessus du col, nous aurions peut-être pu tenir en attendant du renfort. Mais en voyant arriver les Boches, un vieux timbré de capitaine nommé Thiébault crie à la compagnie «Sauve qui peut». Ce fut la débandade générale. Le lendemain, le capitaine était emmené dans une maison de santé.

**22 août :** Il est 4 heures du matin, les Boches avancent toujours... Ils sont à 4 kilomètres de nous, nous parquons à l'entrée de Saint-Dié. Le 221 recule toujours, d'ailleurs ce n'est plus un régiment, c'est une débandade inconcevable... Ca y est, Guillaume a réussi à trouer les lignes de la chaîne des Vosges !!!

**27 août :** Sommes à Saint-Léonard, le 221e se rassemble et s'apprête à partir pour l'arrière afin de se reformer. Il n'y a plus d'officiers, plus de sous-officiers.

**28 août :** Partons à 3 heures du matin pour «les Forges» près d'Epinal... Nous logeons dans une tuilerie. Nos chevaux sont bien logés... L'équipe de la boucherie loge chez deux vieilles femmes... Les Boches avancent, Epinal s'attend à soutenir un siège... Nous recevons 800 hommes du dépôt de Langres. L'injustice règne en maîtresse, les sous-off. instituteurs... ne sont pas catholiques, ce sont des anticléricaux à tout prix... Des conducteurs sont relevés pour des prétextes non valables, pour être remplacés par des «pistonnés».

**6 septembre :** Nous devons avancer sur Rambervilliers mais arrivons à Aydoilles... Où nous étions très bien, nous fauchions de l'herbe pour nos chevaux.

**11 septembre :** Arrivons à Rambervilliers, le 221 loge aux casernes, ces logements ont été bombardés... Mais les Boches n'en sont venus qu'à 2 kilomètres, leur élan se brisa contre la ligne Lunéville-Charmes... Pendant ce temps, l'armée allemande faisait la trouée par le nord.

**12 septembre :** Route de Rambervilliers à Baccarat, les morts pullulent, depuis 14 jours ils sont là, ça sent mauvais ! Chevaux, voitures, tout est déchiqueté, c'est horrible.

**16 septembre :** A 4 kilomètres de Baccarat, le régiment fait des tranchées pour la défense de la Meurthe. Le ravitaillement se fait toujours à Rambervilliers... Nos voitures de boucherie retournent à Baccarat pour être à portée de l'abattoir. Nous sommes bien là, nous mangeons chez une bonne femme et couchons dans des lits, nos chevaux ont des écuries.

**7 novembre :** Depuis plusieurs jours déjà, il est question de relever les embusqués... Cette fois, ça y est, nous sommes relevés par des artilleurs territoriaux. Nous sommes dispersés dans un peu tous les coins, moi et mon camarade Cuvelier, nous sommes versés dans la 20e compagnie... Nous allons aux tranchées et faisons l'exercice.

**17 novembre :** Arrivés à 5 heures du soir, étions heureux de retrouver nos places et cela continue jusqu'au 25 novembre.

**25 novembre :** Partons en repos à Saint-Boingt puis nous faisons l'exercice et du service en campagne du matin au soir, c'est plutôt pénible et ronchon nous bougrement. Nous quittons cette région le 8 décembre pour prendre les avant-postes au pied du fort de Manonvillers.

**30 décembre :** Sommes à Chenevières, près de Lunéville. C'est la première fois que le train circule sur la ligne Lunéville-Baccarat.

**1er janvier 1915 :** On ne nous donne même pas de repos, seulement avons une bouteille de champagne pour 7 ou 8 et 2 ou 3 cigarettes ; nous allons faire des tranchées sur la rive gauche de la Meurthe.

**4 janvier :** Le 221 forme un dépôt, tous des écopés, malades et cavaliers y sont versés, j'en fais donc partie.

**18 janvier :** Sans regrets, quittons Wathiménil pour Deneuve, près de Baccarat. Les exercices et services continuent à qui mieux mieux, mais nous sommes bien nourris et pas mal logés.

**25 février :** Quittons Deneuve pour Glonville. Ici nous faisons des tranchées, mais Glonville est un sale trou et nous ne nous y plaisons pas ; nous logeons et mangeons chez une pauvre vieille... heureusement que notre séjour y est de courte durée.

**28 février :** Partons à 3 kilomètres pour Gélacourt. Nous y prenons la garde pendant que les régiments de la division vont au devant des Boches qui tentent un coup sur la ligne Saint-Dié-Lunéville. Un formidable mouvement de troupes a lieu, ce qui oblige les Boches à se tenir tranquilles.

**5 mars :** Partons pour Bunéville... Je suis mal fichu, mais comme il y a repos, je résiste. Le 6, je suis tout mal fichu encore, mais ne voulant pas me faire porter malade, je vais aux tranchées avec les camarades... Mais la soirée, je vais à l'infirmierie avec 38,7° de fièvre ; reste 3 jours à l'infirmierie, le 9, on m'envoie au dépôt des écopés à Baccarat. Le 10, on m'évacue sur l'arrière ; le 12, à minuit, j'arrive à Chambéry... j'y reste jusqu'au 6 avril.



■ Inauguration du monument aux morts de Champeau, le 1er mai 1921.